Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

37 | 2016

L'archipel du Cap-Vert : risques, géopatrimoine et sociétés

Survivre face à l'adversité du milieu

L'archipel du Cap Vert, du fatalisme à la résistance

Surviving the adversity of the environment. The archipelago of Cape Verde,

Fatalism to resistance

Sobreviver em meio à adversidade. O arquipélago de Cabo Verde, fatalism a resistência

Dominique Lecompte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/790>

DOI : 10.4000/dynenviron.790

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Pagination : 32-53

ISBN : 979-10-300-0067-2

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Dominique Lecompte, « Survivre face à l'adversité du milieu », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 37 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/790> ; DOI : 10.4000/dynenviron.790

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

"Si cá tem chuva, morré di sede
Si tchuba bem, morré fogado"

Gabriel Mariano (Sina de Cabo Verde)

"Dizem que o campo se cobriu de verde
Da cor mais bela porque é a cor da esp'rança
Que a terra, agora, é mesmo Cabo Verde.
- É a tempestade que virou bonança..."

Amílcar Cabral (Regresso)

« S'il ne pleut pas, on meurt de faim
S'il pleut, on meurt noyé »

Morna de Gabriel Mariano

« On dit que les champs sont couverts de verdure
La plus belle des couleurs car celle de l'espérance
Que le pays maintenant est vraiment le Cap Vert
Et que de la tempête est née l'abondance »

Amílcar Cabral

Hameau proche de Fontainhas sur l'île de Santo Antão (cliché : Richard Leeming, 2009, flickr).

Survivre face à l'adversité du milieu. L'archipel du Cap Vert, du fatalisme à la résistance

Dominique Lecompte¹

Résumé/Abstract/Resumo

Le Cap-Vert est un ensemble de dix petites îles volcaniques, montagneuses pour la plupart, situées dans l'Atlantique ; sans ressources naturelles, au climat sahélien caractérisé par la faiblesse et l'irrégularité des précipitations, les conditions naturelles y sont hostiles à l'implantation humaine. Lors de leur découverte, les îles étaient désertes et la végétation limitée à environ 300 espèces. Au début du XV^e siècle, les îles, escales obligées sur les routes des Amériques, de la côte africaine et de l'Asie, jouent le rôle d'entrepôt pour le trafic d'esclaves et de point d'acclimatation des plantes américaines avant leur diffusion en Afrique et vice-versa. Le développement de l'agriculture (surtout le maïs pluvial et les haricots) entraîne la disparition d'une grande partie de la végétation naturelle et la dégradation du milieu. Les famines lors des sécheresses déciment de plus en plus souvent la population, forçant de nombreux habitants à émigrer et les ressources hydriques diminuent. Après l'indépendance, sont réalisés d'importants travaux de reforestation et de lutte antiérosive afin de protéger les aquifères, plusieurs barrages sont construits et des méthodes d'agriculture économe en eau se développent ; la consommation humaine repose de plus en plus sur l'eau dessalinisée ; l'agriculture irriguée connaît une forte croissance alors que le maïs recule et que le développement du tourisme entraîne un intérêt accru pour la protection du milieu.

Surviving the adversity of the environment. The archipelago of Cape Verde, Fatalism to resistance.

Cape Verde is a set of ten small volcanic islands, in major part mountainous, situated in the Atlantic Ocean, without natural resources, with a dry climate characterized by lack and irregularity of precipitations, the natural conditions are hostile to human implantation. During their discovery, the islands were desert and the vegetation limited with around 300 species. In the beginning of the XVIth century, it was an obligatory stop on the routes to America, to the African coast to Asia. They perform a role of enter port for slaves traffic and point of acclimatization of American plants before their diffusion in Africa and vice versa. The development of agriculture (mostly the rainy corn and beans) caused the disappearance of a large part of the natural vegetation and degradation of the environment. The hungers during the dryness eliminated regularly large part of the population, forcing many habitants to emigrate. After independency, important anti-erosive and reforestation works are realized in order to protect aquifers, many dams are built and more efficient irrigation methods are developed; the human consume relies more and more on desalinated water; the irrigated agriculture strongly increases meanwhile corn decreases and the development of tourism brings an increased interest for the protection of environment.

Sobreviver em meio à adversidade. O arquipélago de Cabo Verde, fatalism a resistência

Cabo Verde é um conjunto de dez pequenas ilhas vulcânicas, montanhosas na maioria da parte, situadas no Atlântico ; sem recursos naturais, num clima saheliano caracterizado pela falta e irregularidade de precipitações as condições naturais e são hostis a implantação humana. Durante a sua descoberta as ilhas estavam desertas e a vegetação limitada a cerca de 300 espécies. No princípio do século XVIII as ilhas, uma escala obrigatória sobre as rotas das Américas, a costa africana e da Ásia têm um papel de entreposto para o tráfico de escravos e ponto de acclimatização de plantas americanas antes da sua difusão em África e vice-versa. O desenvolvimento da agricultura (especialmente milho pluvial e o feijão) causou o desaparecimento de grande parte da vegetação natural e a degradação do meio ambiente. As fomes durante as secas dizimaram a população, forçando uma grande parte dos habitantes a emigrar. Após a independência são realizados importantes trabalhos de reflorestação e de luta anti erosiva com o fim de proteger os aquíferos, muitas barragens são construídas e os métodos de agricultura económica em água se desenvolvem, o consumo humano repõe-se aos poucos sobre a água dessalinizada, a agricultura irrigada conhece um forte crescimento quando o milho é recolhido e que o desenvolvimento do turismo traz um interesse acrescentado para a proteção do ambiente.

Mots clés/Key-words/Palavras-chave

Insularité, environnement, anthropisation, sécheresse, famine, irrigation, résilience, Macaronésie, Cap-Vert.

Insularity, environment, anthropization, drought, hunger, irrigation, resilience, Macaronesia, Cape Verde.

Insularidade, ambiente, antropização, seca, fome, irrigação, resiliência, Macaronésia, Cabo Verde.

Introduction

L'archipel du Cap-Vert constitue à tous points de vue un cas unique pour tout ce qui a trait à la

dynamique environnementale et aux réponses apportées aux contraintes climatiques et naturelles par les sociétés insulaires. L'archipel, de par sa situation géographique en prolongement du Sahel, annonçant par bien des traits le « triangle de sécheresse »

1. Docteur en Géographie, Cap-Vert.

du Nordeste brésilien, constitue tout d'abord l'un des rares ensembles insulaires arides du monde inter-tropical. Il existe bien sûr d'autres îles sèches dans la Caraïbe ou dans le Pacifique, mais elles sont dans des régions qui reçoivent régulièrement des précipitations abondantes et l'aridité s'y explique normalement par leur relief peu marqué, qui n'accroche pas les pluies, et par le fait qu'il s'agit en général d'îles calcaires, facteur qui limite l'existence d'eaux superficielles. Seul peut-être, en zone intertropicale, l'archipel de Socotra ou le Sud malgache – mais nous sommes là à une toute autre échelle – pourraient du point de vue des contraintes climatiques être rapprochés du Cap-Vert. La sécheresse, la famine, la mort du peu de bétail dont disposaient les familles, puis celle des enfants, des vieux, des plus faibles, l'exil forcé de ceux qui ont survécu... ces drames hantent l'imaginaire et l'histoire du Cap-Vert. La lecture des *Affamés*¹, des *Victimes du vent d'Est*², ou l'écoute de *Sodade* et son évocation du long chemin qui mène ceux qui sont chassés par la faim vers les « roças » de São Tomé³, la littérature, la poésie et la musique cap-verdiennes d'il y a seulement cinquante ans nous renvoient sans cesse l'image

d'agriculteurs qui, après s'être échinés à planter maïs et haricots dans leurs montagnes, voient leurs efforts ruinés par la sécheresse, les criquets et le vent d'Est qui dessèche tout⁴.

La seconde originalité vient du fait que, comme dans le cas des Mascareignes, les îles du Cap-Vert étaient totalement inhabitées lors de leur découverte. La quasi-totalité de la population est donc issue du métissage des Portugais et de leurs esclaves embarqués pour la plupart sur la côte africaine située entre le fleuve Sénégal et le Sierra Leone, constituant une société créole. Isolés dans un milieu micro-insulaire, les habitants ont dû durant des siècles survivre dans un environnement souvent hostile, ne se prêtant ni à la culture des plantes méditerranéennes ni à celle des productions propres à l'Afrique côtière humide d'où venaient les esclaves, sans qu'aucun groupe n'ait véritablement disposé à l'origine de savoir-faire spécifiques adaptés aux conditions naturelles de l'archipel⁵.

1. *Os famintos*, roman de Luís Romano (1962).

2. *Os flagelados do Vento Leste*, roman de Manuel Lopes (1960).

3. *Célèbre morna*, *Sodade* d'Armando Soares, écrite dans les années 1950 et popularisée en 1994 par Cesária Évora.

4. L'abondante littérature cap-verdienne – et particulièrement les ouvrages qui évoquent les famines et les sécheresses – peut être trouvée en français dans Veiga M., *Insularité et littérature aux îles du Cap-Vert*, Paris, Karthala, 1997, 266 p.

5. Pour une description des « espaces culturels » auxquels appartient le Cap-Vert, voir Lesourd M., *État et société aux îles du Cap-Vert*, Paris, Karthala, 1995, 524 p.

figure 1 : L'archipel du Cap-Vert.

La troisième originalité du Cap-Vert enfin est l'ancienneté de sa colonisation. C'est en 1460, juste quelques années après avoir pris pied aux Açores et à Madère, îles dotées de conditions naturelles plus favorables à l'agriculture méditerranéenne, que les Portugais s'installent au Cap-Vert, quarante ans avant la découverte du Brésil, deux cents ans avant l'installation des Français aux Antilles et aux Mascareignes, plus de quatre cents ans avant le Congrès de Berlin qui devait partager l'Afrique entre les puissances européennes. Le contexte économique et juridique qui a présidé à la colonisation du Cap-Vert était encore pratiquement celui de l'époque médiévale et la durée de la présence coloniale, cinq cent quinze ans, fut beaucoup plus longue que partout ailleurs.

De nos jours, le Cap-Vert est « à la mode ». Les catalogues des voyageurs nous présentent plages, sports nautiques et chemins de randonnée dans des paysages saisissants. Les rapports économiques de tous les organismes internationaux nous décrivent un pays qui a récemment rejoint le groupe des États ayant un niveau de développement moyen, où l'espérance de vie est passée de 55,3 ans en 1970 à 74,5 en 2010 et où la proportion de population sous le seuil de pauvreté a été divisée par deux entre 1989 et 2007. Comment un archipel perdu au milieu de l'Atlantique, doté de conditions naturelles particulièrement adverses, dont rien ne permettait, il y a tout juste quarante ans, d'augurer de la moindre capacité de survie en tant que nation indépendante, peut-il se présenter aujourd'hui comme une relative « success story » ?

I- Un milieu naturel peu propice à l'implantation humaine

L'archipel du Cap-Vert est situé au milieu de l'Atlantique, à la latitude du Sénégal, à environ 570 km à l'ouest de Dakar et de la « péninsule du Cap Vert » dont il porte le nom, et à 3 000 kilomètres du Brésil. Le pays se situe donc exactement là où l'oscillation saisonnière de la Zone de Convergence Intertropicale (ZCIT) et de la zone anticyclonique des Açores permet aux voiliers venus d'Europe de mettre le cap sur les Antilles et la côte du Brésil. Il s'agit d'un ensemble de dix petites îles, dont neuf habitées, d'une superficie totale de 4 033 km², la plus grande n'atteignant même pas 1 000 km². Le pays comprend deux groupes d'îles ; d'une part celui de Barlovento (îles du vent), le plus au nord et, plus de 250 km au sud, le groupe de Sotavento (îles sous le vent). Plus que cette distinction, le facteur déterminant du point de vue de l'occupation humaine est celui du relief qui permet de distinguer d'une part des îles montagneuses, extrêmement accidentées (Santo Antão, São Nicolau, Santiago, Fogo et Brava) et d'autre part des îles basses (Boa Vista, Sal et Maio).

Île	plus grande		altitude	pluviométrie	Terres	
	longueur (km)	largeur (km)	maximale (m)	moyenne (mm)	cultivables (ha)	superficie Km ²
Groupe des îles du Vent (Barlovento)						
Santo Antão	42,75	23,97	1 979	237	8 800	779
São Vicente	24,25	16,25	774	93	450	227
São Nicolau	44,50	22,00	1 304	142	2 000	343
Boa Vista	28,90	30,80	378	68	500	620
Sal	29,70	11,80	406	60	220	216
sous-total (y compris les îles inhabitées)						2 230
Groupe des îles sous le vent (Sotavento)						
Maio	24,10	16,30	436	150	660	269
Santiago	54,90	28,80	1 392	321	21 500	991
Fogo	26,30	23,90	2 829	495	5 900	476
Brava	10,50	9,31	976	268	1 060	64
sous-total (y compris les îles inhabitées)						1 803
TOTAL (y compris les îles inhabitées)				230	41 090	4 033

Source : Instituto Nacional de Estatística et Stratégie de développement à l'horizon 2015 du Ministère du Développement Rural.

tableau 1 : Caractéristiques des îles habitées.

Potentialité	Superficie (ha)	%
Terres cultivables	38 869	9,6
irrigables	3 350	0,8
pluviales	25 827	6,4
agro-sylvo-pastorales	9 792	2,4
Terres sylvo-pastorales	55 457	13,8
forêt de production	9 050	2,2
forêt de protection	46 407	11,5
Domaine pastoral extensif	87 164	21,6
Terres incultes	217 110	53,8
Sans informations (îles inhabitées)	4 600	1,1
TOTAL	403 200	100,0

Source : Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le Développement - Rio de Janeiro - Rapport Cap Vert 1992

tableau 2 : Potentialités d'occupation des sols.

Il s'agit donc d'un milieu micro-insulaire dont les îles les plus éloignées sont séparées les unes des autres par plus de 250 km, ce qui exigeait autrefois des voyages de plusieurs jours entre les différents points de l'archipel. Certaines îles sont de plus extrêmement montagneuses, rendant les communications terrestres internes d'une vallée à l'autre difficiles (il fallait 7 h dans les années 1940 pour aller de Praia à Tarrafal, à peine à 80 km au nord de Santiago). Formées au Tertiaire et au Quaternaire, les îles sont essentiellement d'origine volcanique (plus de 80 % de la superficie sont constitués de roches basaltiques) et dépourvues de ressources minérales appréciables hormis les salines de Maio, Sal et Boa Vista. Les sols eux-mêmes, développés sur des substrats basaltiques, de phonolites ou de lapillis, souvent en fortes pentes, bien que riches en éléments minéraux, sont pour plus de la moitié peu évolués, pierreux et pauvres en matière organique du fait de la faible couverture végétale.

Du point de vue climatique, le Cap-Vert constitue, selon l'expression de l'historien António Correia e Silva, un « Sahel insulaire⁶ », c'est-à-dire que son climat se caractérise à la fois par son aridité et par son extrême

6. Correia e Silva A.L., *Histórias de um Sahel insular*, Praia, Spleen edições, 1995, 174 p.

variabilité d'une année sur l'autre. Du fait de la situation océanique, les températures sont modérées et varient peu au cours de l'année (20 à 26 °C, très rarement plus de 32 °C). Soumis aux influences contraires de l'anticyclone des Açores, de la zone de basses pressions équatoriales, du courant froid des Canaries et de la dépression sur le continent africain durant l'été, le climat se caractérise, comme pour tout le Sahel, par une saison des pluies très courte, de juillet à septembre, lorsque la Zone de Convergence Intertropicale remonte jusqu'à 25° N, soit environ la latitude de Santo Antão. Globalement aride (les précipitations moyennes sont estimées à 230 mm/an, moins de la moitié de Dakar qui reçoit 493 mm), de grandes différences existent du fait du relief entre les zones côtières – qui reçoivent moins de 200 mm de précipitations et ne peuvent abriter qu'une végétation steppique –, les zones semi-arides de 200 à 400 mètres d'altitude – qui, avec 300 à 600 mm de précipitations peuvent localement permettre l'agriculture et porter une végétation arbustive –, et les zones subhumides – 400 à 600 mètres d'altitude et 400 à 600 mm de précipitations – et humides – au-dessus de 700 mètres d'altitude, plus de 600 mm de précipitations, parfois jusqu'à 800 mm –, les plus favorables à l'activité agricole.

L'un des points essentiels est l'extrême variabilité des précipitations d'une année sur l'autre avec la récurrence d'années de sécheresse extrême (en moyenne une année sur trois). Sur une longue période, de 1718 à 1883, le pays a souffert de 97 années de sécheresse dont 14 périodes de « secas » ayant duré plus de 3 années consécutives avec des conséquences catastrophiques sur la végétation naturelle, l'agriculture et l'élevage. Hormis les fonds de « ribeiras » où la nappe phréatique peu profonde permet l'irrigation, les zones plus humides au-dessus de 700 mètres d'altitude sont

les seules, lorsqu'elles sont au vent, à permettre véritablement l'agriculture pluviale et la production de fourrage⁷ sans trop d'aléas. Globalement affecté par la faiblesse des précipitations, le pays souffre également du fait que le nombre de jours de pluies est toujours très concentré (entre 15 et 55 jours selon les stations), une seule pluie pouvant représenter plus de 50 %, voir l'intégralité des précipitations annuelles. Ces pluies torrentielles, jointes au caractère accidenté du relief, peuvent avoir des effets dévastateurs, entraînant l'effondrement de pans de montagne, l'inondation de zones basses, la disparition de terres arables et la destruction d'ouvrage d'art ; les épisodes de 1984 ont causé plus de 30 morts, ceux de 1966 une quinzaine et plus récemment ceux de 2013 ont entraîné la destruction d'importantes infrastructures à Boa Vista.

Les caractéristiques du substrat géologique, du climat et du relief en majorité escarpé (les terres cultivables ont fréquemment des pentes de 40 à 70 % et l'amont des bassins-versants plus de 120 %) se combinent pour créer des conditions extrêmement défavorables au niveau de l'hydrographie et sont particulièrement la cause du manque d'eaux superficielles. Il n'existe actuellement, dans tout le pays, qu'un seul cours d'eau « permanent », sur l'île de Santo Antão, toutes les autres « ribeiras » n'ayant qu'un écoulement occasionnel de plus ou moins longue durée, uniquement en saison des pluies, même si, lors de leur découverte au XV^e siècle, des rivières plus importantes semblent avoir existé, notamment à Ribeira Grande, l'actuelle Cidade Velha, premier établissement européen en Afrique, édifié à l'embouchure d'un cours d'eau alors décrit dans les années 1550 comme étant « une rivière de fort

7. Castanheira Diniz A. et De Matos G. Cardoso, *Carta de zonagem agro-ecológica e de vegetação de Cabo Verde 1 – Ilha de Santiago*, Lisbonne, Garcia de Orta, Sér. Bot., 1986, p.39-82.

figure 2 : Relief, climat et répartition de la population sur l'île de Santo Antão.

Barrage de Poilão sur la ribeira Seca, Santiago (cliché : Laura Ladd, 2013).

Maïs et haricots complantés (cliché : Laura Ladd, 2013).

Levada de Chão Bom, Tarrafal, aménagement hydraulique traditionnel (cliché : Laura Ladd, 2014).

Ribeira Grande de Santiago, jardins irrigués et ruines du couvent São Francisco construit en 1640 (cliché : Laura Ladd 2014).

débit qui naît deux lieues à l'amont⁸». Globalement, on estime qu'environ 51 % des 230 mm de précipitations que le Cap-Vert reçoit en moyenne s'évaporent, 34,7 % ruissellent vers l'océan et seulement 14,3 % s'infiltrent et alimentent les nappes phréatiques⁹. Du fait du relief et de la taille des îles, les bassins hydrographiques n'ont qu'une superficie limitée (70 km² en moyenne) réduisant d'autant les capacités de stockage des eaux superficielles dont les ressources sont estimées à 181 millions de m³ par an. Les réserves en eaux souterraines sont également limitées, estimées à 124 millions de m³ par an, les périodes de sécheresse prolongées pouvant aisément mettre en péril le rechargement des aquifères.

Bien que disposant d'une Zone Économique Exclusive (ZEE) maritime de 734 000 km² (180 fois plus grande que sa surface émergée), le Cap-Vert n'a pas de ressources halieutiques importantes puisque, du fait de la faible étendue des eaux peu profondes, de la faible pluviosité et de l'absence de cours d'eau, le pays ne dispose ni de récifs coralliens ni de zones de mangroves qui seraient favorables à la reproduction des espèces marines. Le potentiel global exploitable n'est donc que de 26-34 000 tonnes par an, à plus de 50 % des thonidés migrateurs, alors que le Sénégal par exemple, qui ne possède qu'une ZEE de 180 000 km², quatre fois moins que le Cap-Vert, bénéficie d'un potentiel exploitable estimé à 450 000 tonnes par an, soit treize fois plus¹⁰. L'une des principales ressources potentielles lors de la découverte était constituée par les tortues de mer, alors abondantes (surtout la tortue caouane – *Caretta caretta* – et la tortue verte – *Chelonia mydas*). La faune terrestre, de même, était particulièrement pauvre puisqu'aucun mammifère terrestre ni poisson d'eau douce n'était présent dans l'archipel et que les 72 espèces d'oiseaux et la quinzaine d'espèces de reptiles qui s'y trouvaient n'offraient pas d'intérêt du point de vue alimentaire ; les crustacés d'eau douce n'apparaissant dans les *ribeiras* que de façon sporadique.

8. Navegação de Lisboa a ilha de São Tomé escrita por um Piloto Português cité par Albuquerque L. De, O descobrimento das ilhas de Cabo Verde, in História Geral de Cabo Verde, Lisboa/Praia, 1991, Centro de Estudos de História e Cartografia Antiga – Instituto de Investigação Científica Tropical – Direcção Geral do Património Cultural de Cabo Verde, vol. I, p. 34.

9. Ministério do Ambiente e Agricultura, Instituto Nacional de Meteorologia e Geofísica, GEF/PNUD, Estudos sectoriais vulnerabilidade e adaptação às mudanças climáticas em Cabo Verde – Projecto NAPA, Praia, 2007, 142 p.

10. Souza Duarte Silva M.A., La rente halieutique dans les accords de pêche entre le Cap-Vert et l'Union Européenne, Brest, Université de Bretagne Occidentale, Institut Européen de la Mer, Agrocampus-Rennes, Centre de droit et d'économie de la mer, 2006, 73 p. (mémoire pour l'obtention du Master sciences de la mer et du littoral).

Île	Végétation d'origine	Ressources en eau	Relief
Boa Vista	"Sans arbres"	"Les eaux de cette île sont saumâtres"	"Basse"
Sal	"Peu d'arbres"	"N'a absolument pas d'eau"	"Plate"
Maïo	"Sans arbres"	"Sans eau et, si il en existe, elles sont saumâtres"	"Est basse"
Santiago		"Beaucoup de rivières, de lagunes, eaux douces et bonnes"	
Fogo		"Très peu d'eau et saumâtres"	"A une très haute montagne"
Brava		"A des rivières et de bonnes eaux"	"Escarpée"
São Nicolau	"Beaucoup de dragonniers"	"Beaucoup de bonnes eaux"	"Est haute"
São Vicente	"Peu d'arbres"	"Peu d'eaux"	
Santo Antão	"De grands arbres"	"Beaucoup de bonnes eaux"	"Est haute et escarpée"

Source : António Leão Correira e Silva - Histórias de um Sahel Insular

tableau 3 : Description des îles par Valentin Fernandes (1506-1510).

Du fait de ces conditions naturelles contraignantes, l'archipel, qui ne disposait déjà d'aucune ressource minière hormis le sel, n'offrait, lors de sa découverte, pratiquement aucun produit végétal ou animal susceptible d'exploitation même à petite échelle. Bien que certaines études estiment que les deux tiers de la superficie des îles auraient été boisés avant l'arrivée des Européens, il s'agissait probablement plutôt d'une végétation arbustive de peu de valeur. L'une des premières descriptions qui nous soit parvenue, celle de Valentin Fernandes en 1506-1510, nous dresse un tableau peu attractif des possibilités d'exploitation des îles.

Émergées entre le Crétacé et le Miocène, éloignées des continents, les îles du Cap-Vert n'avaient lors de leur découverte qu'une flore relativement pauvre, environ 300 espèces non importées, dont 92 endémiques. Les zones littorales arides ne portaient qu'une savane arborée peu dense combinant surtout des graminées et comme arbres, des « *espineiro branco* » (*Faidherbia albida*), un palmier proche du dattier (*Phoenix atlantica*) et des « *figueira brabo* » (*Ficus sycomorus*). Seules les zones montagneuses plus arrosées portaient une végétation arbustive, essentiellement de « *tortolho* » (*Euphorbia tuckeyana*), une euphorbiacée pouvant atteindre trois à quatre mètres de hauteur, « *lingua de vaca* » (*Echium hypertropicum*) pouvant atteindre au maximum deux mètres ou le « *marmulano* » (*Sideroxylon marginata*), seul arbre véritable de l'archipel pouvant atteindre les douze mètres¹¹. La végétation primitive n'offrait donc pratiquement aucune espèce utilisable pour le bois ou pouvant donner lieu à une cueillette. Mis à part les ficus dont le bois se prête à la fabrication de piliers, les seuls produits végétaux

11. Sur la flore de l'archipel : Chevalier A., Les îles du Cap-Vert. Flore de l'Archipel, Paris, Muséum national d'Histoire Naturelle, Laboratoire d'Agronomie coloniale, 1935, 358 p., et le petit ouvrage *Plantas endémicas e arvores indígenas de Cabo Verde*, Praia, Instituto Nacional de Investigação e Desenvolvimento Agrário, Deutsche Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit (GTZ), 1995, 33 p.

Impluvium de récupération des eaux de pluie à Fogo (cliché : Jean-Michel Lebigre, 2016).

susceptibles d'être commercialisés à l'époque étaient d'une part la résine des dragonniers (*Dracaena draco*) alors relativement abondants, de 500 à 900 mètres à Santo Antão, Santiago et São Nicolau, et l'orseille (*Rocella tinctoria* et *R. canariensis*), lichen tinctorial présent sur les falaises littorales qui fut jusqu'à la fin du XVIII^e siècle l'une des principales ressources du pays¹².

II- L'impact de l'implantation humaine et la difficile résilience des habitants

Lors de l'arrivée des Portugais en 1460, l'archipel n'offrait que très peu d'intérêt économique. Dès 1462, le roi D. Afonso V fit donation de l'ensemble des îles découvertes à son frère, D. Fernando, charge à lui de les peupler et d'en organiser la colonisation. Quatre années plus tard, ce dernier informa son frère que « du fait qu'elles sont si éloignées de notre royaume, les gens ne veulent pas aller y vivre¹³ ». Outre son éloignement, l'archipel était alors en marge du monde connu et, à la différence de Madère et des Açores, les conditions écologiques ne permettaient pas l'occupation agropastorale de subsistance basée sur la culture de plantes méditerranéennes avec des techniques et dans un cadre juridique qui étaient ceux de l'époque féodale. À part la vigne, ni le blé, ni l'orge, ni l'olivier ne purent être acclimatés dans l'archipel. Au cours des premières décennies d'occupation humaine, les îles vécurent donc modestement en tant qu'intermédiaires entre le royaume et les « rios da Guiné », côte africaine comprise entre l'embouchure du fleuve Sénégal et la Sierra Leone où les « lançados » se livraient à la traite, avec les souverains locaux, essentiellement de l'or, de l'ivoire et de petites quantités d'esclaves destinés à la péninsule ibérique.

La fin du XV^e siècle et les premières années du XVI^e, avec la poursuite de l'expansion outre-mer des puissances ibériques, peuvent être considérées comme un tournant en ce qui concerne l'occupation de l'archipel et son rôle dans l'espace atlantique. En quelques années, toutes les grandes flottes de découverte firent escale à Ribeira Grande, que ce soit Vasco de Gama en 1497 dans sa navigation vers les Indes, Christophe Colomb lors de son troisième voyage aux Amériques en 1498, Pedro Álvares Cabral en route pour découvrir le Brésil en 1500, ou Juan Sebastián Elcano qui avait succédé à Magellan aux Philippines et qui n'eut en 1522 la certitude d'avoir pour la première fois réalisé le tour du monde que lorsqu'il arriva en vue du Cap-Vert¹⁴. En quelques années, l'île de Santiago et Ribeira Grande, de petit comptoir perdu aux marges de l'œkoumène, se transforma, du fait de sa situation favorable par rapport aux alizés, en un point d'escale quasi-obligé pour les navires en direction des Antilles, de l'Amérique du Sud, des Indes, de l'Extrême Orient et en Afrique, des côtes de Mina et du royaume de Congo. L'archipel connut alors un véritable « big bang » ; la nécessité d'approvisionner les navires de passage en vivres frais entraîna un développement

de l'agriculture avec comme corollaire le recours à une nombreuse main-d'œuvre servile. Dans le même temps, la colonisation des Amériques occasionna une explosion de la demande d'esclaves et, de par sa proximité de la côte africaine, Santiago joua alors le rôle d'un vaste entrepôt où ces derniers séjournaient quelques mois afin d'y être « ladinisés » (formés aux travaux agricoles propres aux cultures de plantation, catéchisés et dotés des connaissances minimales en créole nécessaires pour comprendre les ordres) avant d'être revendus au Nouveau Monde¹⁵.

Suite à la découverte de l'archipel, les îles de Santiago et de Fogo furent les premières à être peuplées, cultivées et intégrées commercialement dans l'espace atlantique. Ribeira Grande devint l'un des points focaux de la traite négrière entre la côte d'Afrique et les Amériques et l'intérieur de l'île vit se développer une économie de plantations pour approvisionner les équipages des navires et leur cargaison servile. De leur côté, Fogo et le Nord de Santiago développaient la culture du coton, de l'indigo et la production de bandes de pagne qui à leur tour servaient de monnaie d'échange pour l'achat des esclaves sur la côte. Les îles basses et arides de Maio, Sal, Boa Vista et São Vicente furent dédiées à l'élevage de bovins et de caprins laissés en liberté ; Brava ne fut quant à elle peuplée qu'en 1680 par une partie des habitants de Fogo chassés de leurs terres par une éruption volcanique. Les îles de Barlovento ne furent occupées que 150 à 250 ans plus tard : au début du XVII^e siècle pour São Nicolau, avec l'arrivée de quelques familles de Madère, 1725 pour la colonisation permanente de Santo Antão¹⁶, à la moitié du XIX^e siècle seulement pour São Vicente lorsque des compagnies de navigation britanniques décidèrent d'y installer un dépôt de charbon pour les vapeurs.

Cette révolution entraîna le développement d'une agriculture et d'un élevage capables d'approvisionner la population libre et servile résidente ou en transit sur les bateaux de passage. La flore et la faune locales n'offrant aucune ressource, de nombreuses espèces furent introduites et le Cap-Vert fut, au début du XVI^e siècle, l'un des principaux lieux d'acclimatation de nouvelles cultures. La plupart des plantes méditerranéennes ne pouvant y prospérer, hormis la vigne attestée dès le XVI^e siècle à Fogo¹⁷, ce sont d'abord des espèces américaines qui furent introduites avec l'arrivée du maïs probablement venu du Brésil ainsi qu'un peu plus tard du manioc et du cocotier, cultures qui devaient, à partir de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, être introduites en Afrique par les Portugais depuis le Cap-Vert. Également originaire du Brésil, bien adapté à l'aridité du milieu, le pourghère (*Jatropha curcas*), dont l'huile était utilisée pour la savonnerie et l'éclairage (jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les rues de Lisbonne furent éclairées en grande partie grâce à

12. Pereira D. A., Plantas tintureiras dos Açores e Cabo Verde – Séculos XV-XVIII (alguns aspectos económicos e sociais), in Pereira D. A., *Estudos da história de Cabo Verde*, Praia, Alpha-Comunicações, 2005, p. 271-318.

13. Lettre de privilège de 1466 citée dans Correia e Silva A. L., 1995, op. cit.

14. Pereira D. A., *A importância histórica da Cidade Velha*, Praia, Instituto da Biblioteca Nacional e do Livro, 2004, 29 p.

15. Carreira A., *Cabo Verde. Formação e extinção de uma sociedade escravocrata (1460-1878)*, Praia, Instituto de Promoção Cultural, 2000, 522 p., p. 259-280, « Ladinização, baptismo, protecção de escravos ».

16. CABRAL BALENO I., Povoamento e formação da sociedade, in *História geral de Cabo Verde*, op. cit., p. 125-176 et Silva Andrade E., *As ilhas de Cabo Verde da « descoberta » à independência nacional (1460-1475)*, Paris, L'Harmattan, 1996, 314 p.

17. Nunes A., *Chã das Caldeiras. História, cultura e potencialidades 1912-1914*, s/l, s/d, p. 103-108. Le vin de Fogo fut même l'objet d'un commerce d'exportation vers la côte d'Afrique et le Brésil jusqu'à ce que le marquis de Pombal l'interdise au XVIII^e siècle et oblige à arracher les plants pour protéger les vignobles du Douro.

l'huile de pourghère du Cap-Vert) fut l'objet de plantations à relativement grande échelle et disséminé par les Portugais dans l'ensemble du monde tropical. Dans l'autre sens, la canne à sucre – nécessaire en particulier pour la production d'eau-de-vie dont les navires faisaient une forte consommation, introduite dans l'archipel depuis Madère, et qui prospéra de 1520 à 1650 –, et l'igname – amenée de la côte africaine pour les esclaves – passèrent du Cap-Vert à Bahia¹⁸ et à Pernambouc, avec le bananier apporté de la côte de Guinée. La culture du coton, d'origine asiatique mais déjà bien connu au Portugal suite à l'occupation arabe, fut également développée à Santiago et surtout à Fogo avec pour corollaire le développement de la culture de l'indigo. Le caféier arabica enfin fut introduit à São Nicolau, venant des Antilles, en 1790 et s'étendit alors dans les zones de 400 à 1 000 mètres d'altitude de Fogo, Santiago et Santo Antão.

De la même façon, le bétail du Portugal fut acclimaté, les premières vaches et les premiers chevaux introduits au Brésil étant venus du Cap-Vert. L'élevage des chèvres et des ânes, en particulier dans les îles basses trop arides pour permettre l'agriculture comme Maio (qui abrite toujours des troupeaux d'ânes redevenus sauvages), Boa Vista ou São Vicente où ces animaux étaient laissés pratiquement en liberté, connut un développement important notamment en vue de la production de viande séchée et salée, toujours à destination des bateaux. Les porcs et les animaux de basse-cour furent également introduits ainsi que, à l'état sauvage, la pintade de Numidie (*Numida meleagris galeata*) et les colombes.

Un autre effet induit de l'occupation des îles par l'homme et ses animaux domestiques fut le développement des maladies. Bien qu'arides, les îles ne manquaient pas dans les fonds de *ribeiras* de marécages favorables à la prolifération des moustiques (*Aedes aegypti*, et *Anopheles arabiensis* sont présents dans l'archipel) et l'arrivée de populations déjà contaminées sur la côte d'Afrique entraîna le développement du paludisme qui s'y dissémina et de là, passa au Brésil. L'île de Santiago, et en particulier la ville de Praia, acquit une réputation d'insalubrité, obligeant le gouverneur à se déplacer vers d'autres îles au climat plus sain (Brava et São Nicolau) et à réaliser des premiers travaux d'assainissement. La fièvre jaune, de même, est mentionnée au Cap-Vert dès 1510, puis en 1555 d'où elle passa à São Tomé et au Brésil ; plusieurs allers et retours épidémiques de fièvre jaune furent également notés entre Lisbonne et Ribeira Grande au XVI^e siècle, en relation avec le passage des navires¹⁹.

La première conséquence de ce bouleversement fut une altération profonde du fragile écosystème des îles. L'introduction d'espèces animales qui se sont ensauvagées, comme les chats et les singes (*Chlorocebus sabæus*) amenés de la côte africaine, ainsi que de rongeurs a causé des dégâts sur l'avifaune et sur les reptiles terrestres dont certaines espèces en particulier celles des "îles désertes" (Santa Luzia et les îlots Branco et Raso) ont été décimées voire ont totalement disparu en particulier le mythique lézard géant de Cocteau (*Chioninia coctei*) qui n'a plus été observé depuis

1912²⁰. Les ressources de la mer ont été peu affectées, la pêche ayant été peu pratiquée, les Portugais ayant découragé cette activité et parfois même interdit l'utilisation de bateaux pour empêcher la fuite des esclaves²¹. Les principaux dommages concernent les tortues de mer, objets d'une pêche effrénée durant des siècles, l'île de São Vicente ayant même connu une importante activité de salage de la viande de tortue. La principale conséquence de l'occupation humaine a été la dégradation quasi irréversible de la végétation naturelle du fait des effets conjugués de l'extension de l'agriculture et de l'élevage ainsi que de la collecte de bois de feu. Pire encore, cette mise en production des îles, et d'abord des premières occupées – Santiago et Fogo –, fut le fait soit de Portugais qui connaissaient tout au plus les pratiques culturelles traditionnelles des régions méditerranéennes, soit d'esclaves originaires de régions beaucoup mieux arrosées de la côte africaine ou de régions sahéliennes faiblement accidentées. Aucun des nouveaux occupants des îles ne disposait donc d'un savoir-faire adapté au milieu aride et montagneux qui est celui du Cap-Vert. Concernant l'agriculture pluviale (*sequeiro*), l'agriculture en terrasse, pratique qui limite l'érosion, n'existe pratiquement qu'à Santo Antão. Quant aux secteurs irrigués (*regadio*), les techniques traditionnelles qui reposent sur de petits canaux à l'air libre irriguant à tour de rôle des casiers séparés par des murets de terre sont peu efficaces et entraînent une forte déperdition d'eau. Les arbres sont d'une façon générale non intégrés aux systèmes de production. Le choix des plantes à cultiver fut également un problème : les céréales qui formaient la base du régime alimentaire portugais de l'époque ne purent être acclimatées. On se tourna donc vers les cultures du sorgho et du mil bien maîtrisées par les esclaves africains mais très vite, suite à la découverte des Amériques, les haricots et surtout le maïs, autrement exigeant en eau, devinrent la base de l'alimentation cap-verdienne accompagnés de quelques légumes (choux et courges)²². La végétation forestière la plus riche, celle des *ribeiras*, où l'eau est présente à faible profondeur, fut vite défrichée pour laisser la place aux cultures les plus exigeantes en eau : canne à sucre, arbres fruitiers, tubercules et légumes, la végétation d'origine se trouvant repoussée sur les pentes les plus fortes. Là où l'homme estimait, souvent à tort, que la culture pluviale était possible, un système de jachère à courte révolution fut pratiqué (un ou deux ans de repos). Les espèces arbustives y étaient coupées, les herbes sèches réunies en tas et brûlées, les semences de maïs et de haricots (plusieurs espèces de haricots et de doliques, surtout *Phaseolus vulgaris*, *Phaseolus lunatus* et *Vigna sinensis*) étant ensuite plantées en mélange à la houe ou au bâton à fouir. Les autres zones sèches furent abandonnées à la collecte du bois de feu et à l'élevage, en particulier à celui de chèvres, particulièrement dévastateur.

L'un des effets les plus négatifs de ces techniques culturelles sur des versants mal protégés est que les éléments fins des sols sont emportés soit par le vent, soit

18. Gabriel Soares de Sousa en 1587, cité par Teixeira A. J. S., Barbosa L. A. G., *A agricultura do arquipélago de Cabo Verde. Cartas agrícolas, problemas agrícolas*, Lisbonne, 1958, 79 p.

19. Sena Martins A., *História da enfermagem em Cabo Verde*, Praia, Edições Uni-CV, 2015, 147 p.

20. Ceriaco, L.M.P. História do icónico lagarto gigante. in Cabo Verde História natural das ilhas desertas The natural history of the Desertas islands Santa Luzia, Branco & Raso. s/l., Raquel Vasconcelos-Rui Freitas-Cornelis J Hazevoet, 2015, pp.278-205.

21. Brooks G.E., Cabo Verde : gulag of the South Atlantic, racism, fishing prohibitions and famines, in *History in Africa*, 33 (2006), Washington, p. 101-135.

22. Lopes Filho J., *O corpo e o pão. O vestuário e o regime alimentar caboverdianos*, s/l, Câmara Municipal de Oeiras, 1997, 293 p.

par le ruissellement. Le fait que la majeure partie des eaux de pluie ruisselle entraîne par ailleurs un affaissement des nappes d'eau superficielles, une mauvaise réalimentation des réserves souterraines et finalement, un dysfonctionnement de l'ensemble du réseau hydrographique, la totalité des cours d'eau se tarissant d'autant plus que le manque de couvert arbustif ne permet pas de maintenir l'humidité sur place et que le ruissellement n'est pas contrôlé. Les extractions de sables sur les plages favorisent enfin la salinisation des nappes phréatiques proches du littoral rendant leurs eaux impropres à l'agriculture.

Ce type d'occupation de l'espace entraîna rapidement la destruction de la flore autochtone, l'appauvrissement des sols et leur forte érosion. Le rapport effectué en 1881 par un agronome, le comte Henrique de Arpoare, pour le compte du gouvernement établissait un diagnostic exact de la situation²³ : « Les arbres et d'une manière générale toute la végétation dépendent comme partout de la régularité et de l'abondance des pluies. Quand la pluie manque, comme cela advient de temps à autre, la terre ne produit pas avec comme conséquence la famine et la mort de milliers de personnes comme cela est arrivé il y a 17 ans (1864) lorsque près de 30 000 personnes moururent. Année après année le couvert arboré recule, ce qui entraîne l'assèchement des sources. Les chèvres constituent la ressource des plus pauvres et les peaux sont un produit d'exportation important. La chèvre détruit tout, même ce qu'elle n'utilise pas comme aliment ». En 1935, plus de cinquante ans plus tard, Auguste Chevalier²⁴ dressait exactement le même tableau, indiquant que pratiquement rien n'avait été fait en matière de reboisement et que « l'hydraulique agricole est à peu près inexistante dans l'archipel ». Après plusieurs siècles de présence humaine, le milieu naturel de l'archipel, déjà peu prodigue, se trouvait être saccagé par des techniques culturales inadaptées et le pâturage des caprins. La végétation d'origine qui, malgré sa xérophilie, entretenait des microclimats plus favorables, retenait les eaux de pluie près de la surface et diminuait la température du sol, avait disparu, avec pour conséquence le tarissement des sources et l'érosion des sols, tout en contribuant probablement à une baisse des précipitations. Outre cet appauvrissement, la focalisation sur le maïs comme principale source d'alimentation de la population augmentait encore le risque de crise alimentaire, cette culture nécessitant environ 600 mm de précipitations bien réparties en plusieurs fois alors que les céréales sahéniennes, qui avaient été introduites avant la découverte des Amériques, sont beaucoup moins exigeantes (250 mm pour le millet, 375 mm pour le sorgho) et nécessitent moins de travaux.

La conséquence la plus importante de cette situation est la récurrence des famines qui ont cycliquement frappé les îles jusqu'au milieu du XX^e siècle. Quelques années de mauvaises pluies, parfois combinées avec les invasions de sauterelles ou un souffle d'harmattan particulièrement desséchant et les récoltes sont perdues, le fourrage vient à manquer, les animaux meurent. Les habitants les plus pauvres commencent alors à vendre les quelques biens dont

ils disposent pour acheter de la nourriture dont le prix augmente sous l'effet de la spéculation ; les plus faibles commencent à mourir, ceux qui survivent n'ont plus la force de cultiver lorsque les pluies reviennent. Si la situation perdure trois ou quatre ans, même les moins pauvres sont affectés ; à l'époque de l'esclavage, les propriétaires incapables de les nourrir les laissaient fuir dans l'intérieur des îles ou les vendaient aux Amériques. L'archipel perd alors une grande partie de sa population piégée dans ses îles, démunie face à l'incurie ou à l'orgueil d'une administration qui se refuse à solliciter des secours et même parfois les aides que les pays où de fortes communautés cap-verdiennes sont installées proposent. Jusqu'à la fin de la période coloniale, en 1975, les seules réponses apportées par l'administration face aux famines furent la déportation vers d'autres colonies qui avaient besoin de bras, l'ouverture de chantiers de travaux publics (les « *Trabalhos de Apoio* » qui permirent surtout de paver les routes) et la distribution de petites quantités de vivres dans des conditions souvent indignes comme ce fut le cas lors du « *desastre da Assistência* » (désastre de l'Assistance) le 20 février 1949, lorsque le local où était distribuée la soupe populaire s'effondra entraînant 232 miséreux dans la mort.

Dans de telles conditions, une société de plantation semblable à celle des Antilles, des Mascareignes ou du Sud des États-Unis ne put se structurer au Cap-Vert. Bien que l'archipel ait vu dès le XVI^e siècle la mise en place d'un système esclavagiste basé sur la culture de la canne à sucre par une main-d'œuvre servile²⁵, l'éloignement et la pauvreté des îles firent que le nombre de femmes portugaises y fut toujours infime. En découla très vite la formation d'une élite dirigeante de « *brancos da terra* » (blancs du pays) fortement métissée²⁶ faisant dire à un voyageur du XVIII^e siècle que l'on « *considérerait comme blanc celui qui portaient des souliers* ». Le Cap-Vert constitua très tôt une société quasi intégralement métissée dans laquelle tout le monde parle le créole. Bien avant que Gilberto Freyre dans *O mundo que o português criou* n'invente le Lusotropicalisme, l'archipel constitua un laboratoire de mise en œuvre de cette idéologie voulant que la colonisation portugaise se distingue des autres par sa capacité au métissage. Les « *grands* » propriétaires esclavagistes devinrent, après l'abolition de l'esclavage en 1878, des « *morgados* » qui exploitaient les « *rendeiros* », fermiers qui ne disposaient d'aucun capital pour cultiver et pouvaient d'une année sur l'autre se voir chasser des lopins de terres qu'on leur avait concédés, empêchant ainsi tout investissement durable dans la mise en valeur des terres. Les fonctionnaires métropolitains ayant toujours été en nombre infime, c'est de leur groupe que fut issu, dès les premiers siècles de colonisation, l'essentiel des autorités administratives, municipales et judiciaires.

Si cette situation, comme dans toute la zone sahénienne, se produit de façon récurrente depuis les premiers siècles de la colonisation, il semble bien que la dégradation du milieu et l'accroissement de la population aient entraîné une rupture durable de l'équilibre

23. Cité par Carreira A., *Cabo Verde (aspectos sociais, secas e fomes do século XX)*, Lisbonne, Ulmeiro, 1977, 207 p.

24. Chevallier A., *op. cit.*

25. Carreira A., *Cabo Verde. Formação e extinção de uma sociedade escravocrata (1460-1878)*, *op. cit.*

26. Cabral I., *A primeira elite colonial atlântica. Dos « homens honrados brancos » de Santiago à « nobreza da terra ».* *Finis do séc. XV – início do séc. XVII*, Praia, Pedro Cardoso Livraria, 2015, 289 p.

Paysage à 500 mètres d'altitude du plateau central de Santiago, route Fundura-Ribera da Barca, secteur Ribeirão de Areia en septembre après les premières pluies (cliché : Laura Ladd, 2013).

Même paysage (cf. ci-dessus) en juin avant les pluies (cliché : Laura Ladd, 2015).

Années	Crise alimentaire
1580-82	"Grande famine" mentionnée dans la lettre de l'évêque D. Frei Pedro Brandão "beaucoup de gens meurent et d'autres émigrent en Guinée"
1610-11	Grande famine, des aliments sont envoyés du Portugal mais seulement pour ceux qui ont les moyens de payer
1719	Famine à Santiago, pas d'informations sur les autres îles
1746	Famine mal connue
1748-50	Famine mal connue
1764	Famine frappant plus spécialement Boa Vista et Sal
1773-75	Famine généralisée, Fogo perd plus du quart de ses habitants, "on en arrive à manger de la viande humaine", l'archipel perd 22 666 habitants
1789	Famine frappant plus particulièrement Boa Vista
1790-91	Grande famine à Brava et Santo Antão plus particulièrement
1809-11	Grande famine due à la sécheresse de 1809, le Gouverneur est accusé de négligence par le gouvernement central au Brésil
1813	Famine à Santiago et Maio
1814	Famine à Boa Vista, une partie de la population s'exile à Fogo et à São Nicolau
1825	Famine à Santo Antão
1831-33	Famine généralisée dans tout l'archipel qui perd 30 000 habitants, Fogo perd les 2/3 de ses habitants. Le Portugal étant en guerre civile le gouvernement ne peut rien faire, 13 navires chargés de vivres sont envoyés par les Etats Unis.
1850-51	Famine surtout aux îles du vent
1853-54	Famine qui touche surtout Sal et Boa Vista
1854-55	Famine et épidémie de choléra
1855-57	Aucune récolte dans les îles du vent et à Fogo, épidémie de choléra à Fogo, São Vicente et Santo Antão
1858-60	Famine à Maio, Santiago et Brava
1863-66	Sécheresse générale dans tout l'archipel, famine, le tiers des habitants meurt, les pluies de 1864 ne peuvent être pleinement utilisées faute de bras pour travailler la terre
1875-76	Peu de pluies, mauvaises récoltes surtout à Santiago et Santo Antão
1883-86	Crise générale, beaucoup de morts en particulier à Fogo, mais les finances de la province étant en meilleure condition quelques mesures peuvent être prises (chantiers de travaux publics, distribution d'aliments)
1889-90	Mauvaises récoltes, grande misère à Maio et Brava
1896-98	Mauvaises récoltes, grande misère à Boa Vista et Sal mais des mesures peuvent être prises
1899-1900	Mauvaises récoltes, famine et variole à Fogo puis à São Nicolau et Santiago
1901-02	Famine généralisée, beaucoup de morts à Brava et à São Nicolau également frappées par des épidémies
1903-04	Famine, 14 480 morts comptabilisés, en partie dus à la mauvaise volonté de l'administration
1919-20	Famine, 5 192 morts comptabilisés
1921-23	Famine généralisée (17 775 morts comptabilisés en 1921)
1941-43	Famine généralisée, Fogo perd 31% de ses habitants, São Nicolau 28%, 24 463 morts comptabilisés dans tout l'archipel
1946-48	Famine généralisée, Santiago perd 65% de sa population, 20 813 morts comptabilisés dans tout l'archipel
1959-60	Sécheresse mais des mesures sont prises pour secourir les populations

Source : Ilídio do Amaral in *História Geral de Cabo Verde* vol.I pp.12-14 complété par António Carreira "Cabo Verde (Aspectos sociais, secas e fomes do século XX).

tableau 4 : Historique des principales crises alimentaires au Cap-Vert.

écologique lors de la première moitié du XIX^e siècle. Les années de famine recensées représentent environ 2 % de la durée totale des XVI^e et XVII^e siècles, alors que l'archipel n'avait encore que 20 à 30 000 habitants, encore s'agissait-il de phénomènes souvent limités à certaines des îles de l'archipel. Au XVIII^e siècle, le pourcentage d'années de famine monte à 12 % du temps, pour atteindre 37 % de la durée du XIX^e siècle et encore

30 % des cinquante premières années du XX^e, phénomènes de plus en plus généralisés à l'ensemble de l'archipel. Au cours des années 1830, la dégradation des sols et l'appauvrissement des ressources hydriques font que, dès que les pluies manquent, la production agricole ne peut nourrir la population, même si celle-ci n'a qu'un taux de croissance relativement modéré. Le Cap-Vert devient alors structurellement incapable de nourrir sa population de façon régulière. L'ajustement, en l'absence de toute amélioration en ce qui concerne les techniques culturales, la reforestation ou l'hydraulique rurale, ne peut se faire que par le décès de 20 à 30 % des habitants à des intervalles de plus en plus rapprochés.

Une autre échappatoire, qui a non moins marqué l'imaginaire cap-verdien, est l'émigration. Dès le XVI^e siècle, à l'occasion de la plus ancienne crise alimentaire recensée, une partie des habitants de l'archipel émigrent vers les « *rios da Guiné* ». Dès le XVIII^e siècle, des habitants de Fogo et Brava s'embarquent sur les navires baleiniers du Massachusetts et de Rhode Island et établissent en Nouvelle Angleterre une importante colonie cap-verdienne dont les membres s'emploient également dans les industries textiles de New Bedford et les activités agricoles du Cape Cod. Ce mouvement de migration spontanée grossit à chaque nouvelle crise alimentaire et les destinations se diversifient. Alors que 67 % des migrants spontanés se dirigeaient vers les États-Unis en 1900-1920, ils ne sont plus que 7,9 % en 1946-1952, d'autres destinations ayant provisoirement attiré les principaux flux tels le cône sud de l'Amérique Latine (11,9 % en 1927-1945), Dakar (17,5 % pour la même période) mais surtout la Guinée portugaise (13,2 % en 1946-1952) et le Portugal continental (57,8 % à la même époque)²⁷.

27. Carreira A., *Migrações nas ilhas de Cabo Verde*, Praia, Instituto Cavo Verdeano do Livro, 1983, 322 p.

Mais plus que l'émigration spontanée, c'est l'émigration forcée vers São Tomé qui fut utilisée par l'administration comme un moyen de palier les crises alimentaires dues au déséquilibre écologique. Tandis que le Cap-Vert ne pouvait nourrir sa population et n'offrait alors presque aucune possibilité en matière d'emploi, São Tomé avait besoin d'une main-d'œuvre abondante et bon marché pour les roças de cacao et de café qui s'y développent à partir du début du XIX^e siècle. Lors de la famine de 1863-1866, le gouverneur envoie pour la première fois 1 000 Cap-Verdiens des deux sexes à São Tomé en « utilisant pour ce faire tous les moyens de persuasion ». De 1900 à 1922, plus de 24 000 Cap-Verdiens sont envoyés à São Tomé et chaque fois qu'une crise alimentaire apparaît, l'administration fait pression sur les Cap-Verdiens pour qu'ils acceptent de signer un contrat pour « le Sud » : 24 000 nouveaux « *serviçais* » seront embarqués de 1940 à 1949 et encore près de 39 000 de 1950 à 1973. L'émigration quasi forcée vers São Tomé fut donc avec la famine la façon la plus simple de faire face à l'impossibilité structurelle pour l'archipel de nourrir ses habitants suite à la dégradation des conditions naturelles et à l'absence de toute politique d'investissement dans l'aménagement rural et hydraulique qui aurait pu améliorer le sort des populations. Les pressions exercées sur des affamés pour qu'ils acceptent de s'engager, la dureté du climat et du travail à São Tomé, la relégation dans les faits des Cap-Verdiens au statut « d'indigènes » alors qu'ils étaient depuis toujours citoyens portugais, tout concourt pour que l'émigration forcée vers São Tomé soit restée dans l'imaginaire collectif comme une déportation, un nouvel esclavage, une atteinte à leur dignité.

III- La terre reconquise²⁸

Le 5 juillet 1975, lorsqu'est proclamée l'indépendance du Cap-Vert, rares étaient ceux qui auraient pu parier sur la viabilité du nouvel État de 270 000 habitants, alors l'un des plus pauvres du monde avec un PIB par habitant de 300 dollars par an, une espérance de vie à la naissance de 55,3 ans, une population analphabète à 40 % pour les plus de quinze ans et une croissance démographique accélérée (7 enfants par femme en moyenne). Très peu de travaux d'infrastructure ou d'aménagement agricole avaient été faits au cours des cinq siècles passés. Les principales ressources du pays étaient alors les transferts des émigrants et l'activité de l'aéroport de Sal, qui constituait une escale quasi-obligée pour de nombreuses lignes aériennes entre l'Europe et l'Amérique du Sud. Le pays disposait cependant de deux atouts, et tout d'abord celui d'avoir été selon l'expression « une colonie sans colons » car, à tous les niveaux, la plus grande partie des agents de l'administration était des Cap-Verdiens dont seul un relativement petit nombre abandonna alors l'archipel, ce qui permit d'assurer la continuité du fonctionnement des services publics. Le second élément décisif fut l'énorme mobilisation des bailleurs de fonds pour appuyer le développement du nouvel État, particulièrement dans les domaines de l'agriculture et de l'aménagement et protection du milieu qui furent unanimement jugés comme prioritaires au vu de la situation d'insécurité alimentaire structurelle du pays.

Un impressionnant ensemble de travaux d'infrastructures, de recherches et de mise en place de structures nationales (de recherche, d'hydraulique...) fut réalisé au cours des quinze premières années de vie indépendante du pays sous la coordination du gouvernement cap-verdien²⁹. On peut citer, de façon non exhaustive, la réalisation des cartes de zonages agro-écologiques du pays, continuant des travaux déjà initiés par les Portugais, les études de potentiel forestier et des sols réalisées par la FAO et les études de plusieurs bassins-versants appuyées par la coopération américaine avec plusieurs universités des États-Unis. Concernant les travaux d'hydrauliques, d'aménagement, de reforestation, on incita les bailleurs à se concentrer chacun sur certaines îles : Fogo et Brava pour la coopération allemande, Santo Antão pour les Néerlandais, São Nicolau pour la France, Santiago, Maio et Boa Vista pour la Belgique (surtout active dans le domaine forestier), la Suisse et l'Italie intervenant ponctuellement sur d'autres points et l'USAID menant d'importants projets de lutte antiérosive et de correction des écoulements torrentiels. Du point de vue de la mise en place des structures administratives et de recherches, l'INIA (Institut National de Recherches Agronomiques, devenu par la suite INIDA) fut créé et appuyé par plusieurs universités en particulier américaines. De nombreux Cap-Verdiens furent envoyés se former aux États-Unis (Utah, Arizona), en Belgique, en URSS, en Bulgarie... Alors que le principe, à l'époque coloniale portugaise, était que chaque « province d'outre-mer » devait faire face à ses besoins en infrastructure et en équipement sur ses propres ressources, ce qui dans le cas du Cap-Vert empêchait toute action d'envergure, le Cap-Vert put pour la première fois bénéficier d'investissements massifs apportés par les bailleurs sous forme de financements, d'expertise technique ou de formation et ce, alors que son administration responsable du développement rural fonctionnait et disposait déjà d'un minimum de cadres formés au Portugal et motivés à assurer le développement de leur jeune nation.

Les premiers dirigeants du Cap-Vert indépendant durent composer avec des exigences contradictoires. Tout d'abord, bien que conscients des dommages causés par les modes de culture traditionnels, il leur était impossible de s'aliéner les habitants des zones rurales qui constituaient alors l'immense majorité de la population, en imposant des règles strictes visant à lutter contre la cueillette anarchique de bois de feu, le surpâturage des chèvres ou en menant de grands travaux de reforestation qui auraient signifié une réduction des superficies disponibles pour l'agriculture de « *sequeiro* » pratiquée par la plus grande partie des agriculteurs, et par conséquent de la production de maïs, aliment de base de l'alimentation cap-verdienne. Il leur était d'autre part indispensable de canaliser rapidement les aides internationales que recevait le pays, de façon à créer le maximum d'emplois possible et par là même, de convaincre les populations de leur crédibilité³⁰. Les premières années de l'indépendance, puis les premier et second plans (1982-1985 et 1986-1990), concentrèrent donc les actions sur

28. Nous reprenons ici volontairement l'intitulé choisi par Lesourd M., *op. cit.*, pour son chapitre 6.

29. Sur ce point, on peut se reporter à l'intéressante biographie de celui qui fut le premier responsable de la recherche agronomique au Cap-Vert indépendant : Soares H., *Recordações de uma vida*, Praia, édition de l'auteur, 2013, 242 p.

30. Cf. Lesourd M., *op. cit.*, p. 201.

Île	Croissants		Banquettes		Murets		Petites	
	(nombre)	%	(km)	%	(km)	%	digues (m ³)	%
Santo Antão	1 520 880	7,7	4 943	12,5	284	10,5	6 975	27,7
São Vicente	435 400	2,2	933	2,4	85	3,1	30	0,1
São Nicolau	586 800	3,0	1 956	4,9	0	0,0	339	1,3
Sal	803	0,0	0	0,0	0	0,0	0	0,0
Boa Vista	992 600	5,1	2 127	5,4	0	0,0	0	0,0
Maio	1 962 600	10,0	981	2,5	0	0,0	32	0,1
Santiago	11 128 800	56,7	18 804	47,6	1 726	63,8	17 354	69,0
Fogo	2 465 280	12,6	8 012	20,3	612	22,6	416	1,7
Brava	532 560	2,7	1 775	4,5	0	0,0	0	0,0
TOTAL	19 625 723	100,0	39 531	100,0	2 707	100,0	25 146	100,0

tableau 5 : Types de dispositifs mécaniques de conservation des eaux et des sols édifiés de l'indépendance à 1995.

la construction d'ouvrages de lutte antiérosive édifiés par les travailleurs des « *Frente a Alta Intensidade de Mão de Obra* » (FAIMO, travaux à haute intensité de main-d'œuvre).

Un très grand nombre d'ouvrages de toute nature furent alors édifiés, permettant d'assurer la survie de milliers de travailleurs dans les régions les plus reculées. Les plus simples sont les demi-lunes ou croissants, petites excavations d'un mètre de profondeur et 5 à 6 mètres de diamètre, qui peuvent être aménagées sur des pentes de 10 à 50 %³¹, et permettent de retenir les eaux d'une précipitation de 80 mm (pluie quinquennale) et de planter un arbre. Les murets sont des constructions en pierre sèche de 50 cm à un mètre de haut, édifiées en suivant les courbes de niveau, associées à des plantations de « *babosas* » (*Aloe barbadensis*) et de « *carapatos* » (*Furcroya gigante*) ; elles permettent de lutter efficacement contre le ruissellement et l'érosion ainsi que d'épierrer les champs. Les banquettes rendent possible l'aménagement de terrasses espacées de 7 à 10 mètres à même de retenir des précipitations de 100 mm, et permettent l'agriculture et éventuellement la reforestation. De très nombreuses digues de rétention en pierre sèche ou en gabions furent également construites dans pratiquement toutes les *ribeiras* du pays, réduisant l'écoulement des eaux vers l'océan et créant de micro-retenues temporaires. Plus de la moitié de ces aménagements furent faits à Santiago.

La seconde action d'aménagement à grande échelle menée après l'indépendance concerne la reforestation. Seuls les plus hauts sommets de Santiago et Santo Antão, moins de 3 000 ha, avaient fait l'objet de programmes de reforestation à la fin de la période coloniale. Là encore, afin de protéger les sols contre l'érosion et dans l'espoir de lutter contre la dégradation du climat, un énorme effort fut accompli, mis en œuvre dans le cadre des FAIMO, avec pour slogan « faire reverdir le Cap-Vert ». Ces travaux furent une source de revenus pour les habitants des zones rurales, qui disposaient de plus du droit de ramasser les branches mortes et, avant la saison des pluies, de couper de petites quantités de bois de chauffe. Plus de 77 000 ha furent reboisés de l'indépendance à 1997, essentiellement

en arbres de petite taille (*Prosopis juliflora*, *Acacia* spp. et *Ziziphus mauritiana* en zone aride et *Cupressus* spp. et *Eucalyptus* spp. en zone humide ou semi-humide). Le pays, dont pratiquement toutes les forêts avaient disparu avant l'indépendance, dispose actuellement de près de 55 000 ha boisés soit 13,6 % de sa superficie, incluant plus de 9 000 ha de forêt de production et de 17 aires protégées permettant d'assurer la conservation des principaux massifs. Si les effets

de cette reforestation sur la pluviosité ou les températures ne sont pas clairement observés, le rôle de la végétation arborée dans la protection des versants contre l'érosion, dans la restauration des sols par l'apport organique et dans le maintien de leur humidité a pu être prouvé³².

Le troisième axe d'intervention se concentra plutôt sur les zones irriguées, visant à multiplier les aménagements hydrauliques. Les premières actions furent, juste après l'indépendance, de faire le point sur les ressources existantes, jusqu'alors mal connues, avec l'appui de nombreux bailleurs de fonds (PNUD, coopération japonaise, coopération française...) qui permirent d'inventorier les potentiels en eaux superficielles et souterraines. D'importants travaux furent ensuite menés pour capter les eaux souterraines (sources améliorées, forages par motopompes, éoliennes ou solaires, galeries drainantes à São Nicolau et Santiago) et pour améliorer les systèmes d'irrigation traditionnels en construisant des réservoirs, en implantant des tuyaux pour réduire les pertes et en modernisant les « *levadas* ». De 1978 à 1988, la superficie des cultures irriguées est ainsi passée de 1 698 à 2 160 ha (+ 27 %) et atteindrait 3 400 ha en 2014, soit deux fois plus que lors de l'indépendance.

Au cours des vingt-cinq premières années d'indépendance, les nouvelles autorités réussirent donc à canaliser les aides des partenaires étrangers en vue de réaliser les études techniques et inventaires nécessaires et à mobiliser les ressources financières afin de mener toute une série de grands travaux d'hydraulique et de reforestation permettant en outre de donner de l'emploi à une partie importante de la population. Même si les FAIMO ont par la suite été fortement critiqués pour la faible productivité des travailleurs et le fait que, pour la plupart des personnes employées, ils représentaient essentiellement une source de revenus sans aucune implication ultérieure dans l'entretien des infrastructures qu'ils avaient pourtant contribué à édifier, ces travaux permirent assurément de modeler l'espace du nouvel État et de renforcer le sentiment d'appartenance nationale. À partir des années 2000, tout en maintenant la mise en œuvre des programmes d'hydraulique et de reforestation engagés, on assista

31. Un exposé sur l'ensemble des types d'aménagement mis en œuvre peut être trouvé dans Costa F.L., *Contribuições para o conhecimento dos processos erosivos em Cabo Verde*, Lisbonne, Geolnova 15, 2004, p. 215-244.

32. Eklund J., Kronhamn A., *The effects of afforestation, a minor field study of climates, soil, land use and socioeconomy in two small areas in Santiago island, Cape Verde*, Earth Science Centre, Göteborg, 2002, 65 p.

surtout à un véritable saut technologique, avec la réalisation de grands travaux d'hydraulique rurale qui augmentèrent de façon spectaculaire les capacités de stockage d'eau. Ces travaux visant à accroître la disponibilité en eau se conjuguèrent avec des efforts importants en vue d'économiser le précieux liquide avec d'une part le développement de la micro-irrigation, de la culture sous serres et de l'hydroponie, et d'autre part le recours accru, concernant l'eau destinée à la consommation humaine, à la dessalinisation de l'eau de mer permettant ainsi de libérer un volume accru d'eaux souterraines pour l'agriculture.

Les techniques d'irrigation sont en passe d'être révolutionnées. Les terres de « *regadio* » traditionnelles pratiquent essentiellement une irrigation à partir de forages remplissant des réservoirs, les eaux étant ensuite amenées aux champs par des « *levadas* » en ciment ou en terre ou par des tuyaux de PVC, et s'écoulant dans des casiers séparés par des murets de terre, irrigués à la raie et à l'arrosoir. Cette technique ne permet pas de contrôler la régularité de l'arrosage, et les pertes en eau par évaporation ou infiltration dans les « *levadas* » atteignent de 33 à 66 %. Depuis la fin des années 1990, la micro-irrigation par goutte-à-goutte se répand ; elle fut d'abord popularisée par un projet de relance de la culture de banane financé par le Fonds européen de développement ; cette technique permet de rentabiliser de 85 à 95 % de l'eau utilisée et de réduire de 50 % la consommation. De 300 ha en 2003, la superficie irriguée en goutte-à-goutte a atteint 800 ha en 2009, soit un tiers des surfaces irriguées et son utilisation se répand, de plus en plus d'agriculteurs réalisant les investissements nécessaires pour équiper leurs champs.

Cette révolution s'accompagne de la mise en place, pour la première fois, de vastes capacités de stockage. Dès l'époque coloniale, le site de Poilão, sur la *Ribeira Seca* (côte au vent de Santiago) avait été identifié comme étant favorable à la construction d'un barrage, mais cela ne s'était jamais concrétisé. Depuis le début des années 2000, le pays met en œuvre un vaste programme de construction de barrages avec l'appui de divers bailleurs (Chine, Portugal, Banque Africaine de Développement). Le premier d'entre eux, celui de Poilão, fut inauguré en 2011, quatre autres l'ont été depuis lors à Santiago et deux respectivement à Santo Antão et São Nicolau, permettant d'irriguer au total un peu moins de 700 ha. Le programme d'origine qui prévoit d'édifier à terme une vingtaine d'infrastructure rencontre actuellement des problèmes techniques liés à des malfaçons sur certains ouvrages affectés par des pertes d'importants volumes d'eau et par l'insuffisance des mesures de protection des bassins versants et procédures de distribution et facturation de l'eau d'irrigation mises en place. Les capacités de stockage des eaux ont cependant et, sauf dans le cas de répétition de plusieurs années de sécheresse, permettent de sécuriser l'irrigation des cultures à l'aval des retenues.

Actuellement, d'autres innovations technologiques concernant l'utilisation de l'eau se diffusent rapidement. Il s'agit tout d'abord de l'extension des cultures protégées sous serre, qui permettent de limiter les effets du vent et de la radiation solaire sur les cultures et, en saison sèche, de créer un « effet oasis », un milieu ambiant plus humide ; ensuite, du développement

Barrage	Année mise en service	Volume max. m ³	Surface irriguée (has)
Poilão	2011	1 700 000	150
Salineiro	2013	701 830	62
Faveta	2013	670 620	60
Saquinho	2013	422 000	63
Figueira Gorda	2014	1 400 000	124
Flamengos	en voie d'achèvement	1 200 000	80
Ribeira Principal	en voie d'achèvement	700 000	47
Total Santiago		6 794 450	586
Banca Furada - Fajã	2015	450 000	40
Total São Nicolau		450 000	40
Canto da Cagarra	2014	700 000	62
Total Santo Antão		700 000	62
TOTAL		7 944 450	688

Source : InfoMDR, n°6 juillet 2015

tableau 6 : Les infrastructures hydrauliques.

de la culture hydroponique, avec l'appui du Centre National d'Hydroponie, technique qui permet de produire des légumes à destination des hôtels à Sal et à Boa Vista, îles naturellement impropres à presque toute activité agricole, et d'alimenter en partie la capitale. Ce type d'agriculture, totalement nouveau, connaît une expansion accélérée et le pays comptait déjà en 2013, 30 750 m² de serres (115 exploitations) et 9 300 m² d'installations hydroponiques (57 exploitations)³³.

Dans le même temps, des usines de dessalinisation de l'eau de mer ont été installées dans les principales îles (Santiago, Boa Vista, Sal et São Vicente, en plus de petites unités à Santo Antão et à Maio), représentant 91 % de l'eau distribuée et libérant des volumes pour l'agriculture alors même que le nombre de ménages branchés sur le réseau passait de 7,3 % en 1980 à 64 % en 2015.

Conclusion

Lors de la proclamation de l'indépendance (en 1975), la survie du Cap-Vert et son développement pouvaient paraître une gageure. La sécheresse, comme dans le reste du Sahel, s'accroissait inexorablement, rivières et sources se tarissaient et les effets de la déforestation, du surpâturage et de mauvaises pratiques culturales rendaient la production de maïs et de haricots, base de l'alimentation, très aléatoire, entraînant de plus en plus fréquemment de graves crises alimentaires. Bien que l'archipel ne fût pas un pays agricole et n'eut aucune chance de le devenir, les deux-tiers des habitants vivaient en zone rurale sans autre possibilité de survie que l'agriculture. L'eau potable était rare : quelques heures par semaine en ville et, à la campagne, un approvisionnement sporadique des « *chafarizes* » devant lesquels se pressaient de longues files de femmes, d'enfants, d'ânes, chargés de bidons, dans l'attente d'une éventuelle distribution.

Au cours des quinze premières années de vie indépendante, grâce en grande partie aux investissements de la communauté internationale, un énorme effort de mobilisation des populations a été mené

33. FAO, Ministério de Desenvolvimento Rural, *Estratégia de segurança alimentar e nutricional. Atualização horizonte 2020*, 2013, 46 p.

pour tenter de réaménager le territoire et de lutter contre sa dégradation. Le Cap-Vert a reverdi et, alors qu'il ne comptait pratiquement aucune zone forestière, celles-ci couvrent actuellement environ 30 % de la superficie. Des milliers d'ouvrages de lutte contre l'érosion et de captation hydraulique ont été créés. Sans parvenir à lutter véritablement contre l'aridité croissante du climat, la dégradation des sols a en partie été freinée et les nappes souterraines mieux protégées. Depuis les années 2000, l'accent a été mis sur la construction de retenues permettant pour la première fois d'emmagasiner de grandes quantités d'eau, le développement de techniques d'irrigation et de cultures plus économes et l'approvisionnement de la population en eau potable sans puiser dans les ressources en eaux souterraines.

Alors que traditionnellement le maïs et les haricots produits en culture pluviale constituaient la base de l'agriculture cap-verdienne, les efforts à déployer pour parvenir à de maigres et bien aléatoires résultats, le manque de main-d'œuvre en zone rurale, les disponibilités accrues de produits importés ont entraîné une régression de cette activité, qui demeure malgré tout essentielle dans l'esprit des habitants, comme le montre l'affluence de dizaines de milliers de participants aux « foires du maïs » organisées chaque année. Les superficies emblavées en maïs déclinent régulièrement, passant de près de 40 000 ha avant la seconde Guerre mondiale à une trentaine de mille actuellement ; la production – normalement moins de 10 000 tonnes par an – ne permettant, selon les années, que de couvrir de 4 à 10 % des besoins en céréales. D'autres cultures de « *sequeiro* », autrefois importantes comme le pourghère, qui occupait près de 9 000 ha avant-guerre, ne sont même plus comptabilisées, entraînant la disparition de tout un pan de l'activité rurale traditionnelle de l'archipel. Dans le même temps, la production horticole – autrefois limitée à des jardins potagers « *ordinairement mal tenus et pauvres en plantes potagères* »³⁴ –, hormis le chou, les courges et les piments, a connu une croissance spectaculaire. Du fait de l'extension des zones irriguées, de l'utilisation du goutte-à-goutte, de la diffusion de semences améliorées de légumes et de vitroplants de bananiers, la production moyenne de légumes a été multipliée par 7 entre le début des années 1990 et celui des années 2010, la production de tubercules ayant également fortement augmenté et celle de bananes doublé. Le régime alimentaire cap-verdien, autrefois uniquement constitué de maïs, de haricots, de choux et de courges, s'est diversifié et les légumes, à présent abondants, y tiennent une part accrue. La superficie irriguée ayant doublé, et ce type de culture pouvant donner des revenus entre 9 et 80 fois plus élevés que ceux en culture pluviale, la portion croissante mais encore très minoritaire d'agriculteurs qui « n'attendent plus la pluie »³⁵ (environ 20 % des exploitations) a donc vu ses revenus progresser de façon considérable, dopés par une augmentation de la demande.

Dans le même temps, concernant les zones non irriguées, d'autres spéculations se développent et permettent aux exploitants d'espérer obtenir de meilleurs revenus : café, vigne, production laitière en vue de la fabrication de fromages de chèvres... La politique officielle vise à promouvoir un nouveau type d'agriculteur, individualiste, prêt à investir, à adopter d'autres technologies, à évoluer vers « l'agrobusiness »³⁶. Les îles autrefois les plus marginales – Boa Vista et Sal – où aucune agriculture n'était possible, ont vu l'apparition de nombreux « *resorts* » touristiques qui changent totalement les conditions de vie de leurs habitants. Même si l'essentiel des vivres destinés à ces complexes est importé, des exploitations de culture hydroponiques s'y sont implantées et commencent à les approvisionner en légumes frais. Dans les îles montagneuses où le tourisme balnéaire « *all included* » ne pouvait se développer, comme Fogo, Santiago et Santo Antão, le tourisme de découverte et de randonnée est apparu, les petits hôtels et autres gîtes se multiplient, procurant des emplois à de nombreux jeunes (guides, chauffeurs, cuisiniers...). Même des endroits très reculés comme le village de « *labelados* »³⁷ d'Espinheiro Branco, ou celui de Porto Madeira à Santiago, développent un tourisme de niche basé sur la création artistique ; ailleurs c'est l'histoire, la gastronomie, la plongée sous-marine et surtout la culture, la musique et les multiples festivals qui sont organisés qui attirent les Européens. Les ports de Mindelo et de Praia accueillent également de plus en plus régulièrement des navires de croisière dont les passagers se voient proposer des excursions dans l'intérieur des îles. Le tourisme, une activité qui n'existait pas, a donc connu un développement rapide (le nombre de lits est passé de 1 598 en 1990 à 18 188 en 2014) et représentait déjà en 2014 plus de 3,4 % des emplois directs et 22 % du PIB. Cette activité ayant pour corollaire une prise de conscience accrue de la part de l'ensemble de la société cap-verdienne de l'importance de la préservation de son environnement, de plus en plus perçu comme une ressource, les citoyens et le gouvernement s'investissant dans la lutte pour protéger le milieu, la faune, la flore et les biens culturels.

Remerciements : Nous tenons à remercier toutes les personnes dont l'appui nous a été précieux : M^{me} Laura Ladd, pour la relecture critique des versions successives, M. Jean Michel Lebigre, qui a bien voulu nous aider en réalisant les cartes qui illustrent le texte et en le relisant, et M^{mes} Alaide Serruto Diaz et Filomena Fialho, qui nous ont permis d'accéder à la documentation du Ministère du Développement Rural.

34. Chevallier A., *op. cit.*, p. 115.

35. Langworthy M., Finan T. J., *Waiting for the rain: agriculture and ecological imbalance in Cape Verde*, Boulder, Lynne Rinner Publishers, 1997, 212 p.

36. Pour une critique de cette approche, qui ne peut de toute façon concerner qu'une minorité disposant de terres irrigables et d'accès à l'eau : Silves Ferreira V., *A modernização da agricultura em Cabo Verde como assunto público: arenas de disputa como espaço de (re) construção de mitos*, in *As ciências sociais em Cabo Verde, temáticas abordagens e perspectivas teóricas*, Praia, Edições Uni-CV, 2015, p.431-442.

37. Groupe d'habitants qui s'étaient retranchés de la société cap-verdienne dans l'entre-deux-guerres et vivaient totalement à l'écart dans une situation de grande pauvreté. Ascher F., *Les « Rabelados » du Cap-Vert. Histoire d'une révolte*, Paris, L'Harmattan, 2010, 172 p.

Hameau proche de Fontainhas sur l'île de Santo Antão (cliché : Richard Leeming, 2009, flickr).

Vue de la vallée de la Ribeira da Cruz vers l'amont, à Porto Novo sur l'île de Santo Antão. On peut noter la présence d'anciennes terrasses de culture, au pied des versants (crédit : Richard Leeming, 2009, flickr).